Les collections égyptologiques et papyrologiques de la Bnu

Daniel Bornemann

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rbnu/3313>
DOI : 10.4000/rbnu.3313
ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 14-23
ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Daniel Bornemann, « Les collections égyptologiques et papyrologiques de la Bnu », *La Revue de la BNU* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 08 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/3313> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.3313>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Les collections égyptologiques et papyrologiques de la BNU

Un sphinx coiffe le fronton gréco-latin qui surmonte l'entrée principale de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Dans le décor sculpté de l'édifice, d'autres motifs évoquent le monde antique méditerranéen et promettent aux passants la possibilité d'accéder, à l'intérieur de ses murs, à des témoignages écrits sur l'Égypte. Cette promesse n'est pas vaine : la Bibliothèque nationale et universitaire contient dans ses flancs un trésor égyptologique et des sources authentiques et nombreuses provenant de l'Antiquité orientale. L'Égypte des scribes et du dieu Thot a bel et bien sa place au cœur des collections, parmi les richesses de la bibliothèque. La vallée du Nil et ses alentours sont les lieux où les supports de l'écriture ont le mieux survécu au passage des siècles et quelque chose de ce patrimoine habite la bibliothèque, malgré l'espace et les siècles qui nous en séparent. C'est ici le lieu de dessiner les contours de ces collections et de décrire certains trésors papyrologiques et égyptologiques, tout en rappelant que si trésors il y a, c'est d'abord par la promesse qu'ils contiennent de possibilités de découvertes nouvelles sur l'Égypte et l'Orient antiques.

Car avant d'être le patrimoine d'une bibliothèque ou d'une université, leur principale raison d'être est de constituer l'objet même des recherches pratiquées par la communauté des savants, d'être le support écrit qu'ils interrogent inlassablement pour y trouver du nouveau sur le monde antique. La BNU, lieu où ce travail s'effectue, lieu du contact direct avec les documents, demeure liée aujourd'hui comme hier à la communauté des chercheurs qui continue à mettre en valeur ses fonds. En effet, c'est

lorsqu'un texte est édité scientifiquement que la bibliothèque s'enrichit d'un nouveau trésor. Avant cela, quoique présent physiquement, le document n'est qu'un fragment d'écriture anonyme et sans titre parmi des milliers d'autres. Le propre de ces collections est de n'avoir pas encore révélé tous leurs secrets, et de contenir de futures découvertes.

L'Égypte, éternel objet de fascination

En Égypte, grâce à la sécheresse des lieux, les documents sur papyrus, sur tablettes de bois et sur terre cuite, ou encore sur d'autres matériaux comme la pierre, l'os, le papier ou le cuir, ont pu survivre jusqu'à nos jours. Des hommes ont ramassé, trouvé, exhumé, mis en vente ces documents et d'autres hommes ont recherché ces restes d'écrits pour leur valeur de témoignage direct sur l'Antiquité. Des collections archéologiques de toutes sortes ont acquis des documents et ont dispersé à travers le monde le savoir sur l'Égypte et l'intérêt que le pays des pharaons suscite toujours. On a ainsi l'occasion de croiser dans maintes villes des collections égyptologiques plus ou moins importantes ; l'Alsace elle-même propose plusieurs trésors égyptiens aux visiteurs de ses musées. Toutes ces collections ont de l'intérêt et souvent beaucoup d'attraits. Mais plus rares sont les collections de grande ampleur et centrées sur un aspect du sujet comme c'est le cas des collections de la BNU, axées sur la documentation écrite. C'est une bibliothèque de papyrus qui s'est formée au début du XX^e siècle au sein de la bibliothèque de l'université de Strasbourg.

(Ci-contre) Cinq « ouchebtis »

Ces statuettes funéraires, fabriquées et conservées en très grand nombre, représentent les serviteurs ou les remplaçants des défunts, qui les accompagnent dans leurs sépultures. Ils sont représentés en position osiriaque, autrement dit sous forme de momie (coll. BNU).

Les débuts d'une grande collection

L'histoire de cette collection débute, comme presque tout ce qui concerne la BNU, la nuit du 24 août 1870. Le désastre culturel que représente la perte des deux bibliothèques de Strasbourg a provoqué un traumatisme dans la vie intellectuelle européenne. Le nouvel occupant de l'Alsace et de la Moselle décide de créer à Strasbourg une nouvelle université et une nouvelle bibliothèque. Ce seront la « Kaiser-Wilhelms-Universität » et la « Kaiserliche Universitäts- und Landesbibliothek » de Strasbourg. L'empereur d'Allemagne se préoccupe de redonner les moyens d'une vie scientifique à sa « terre d'empire » et dote généreusement ces institutions nouvelles. A partir de 1871, les collections universitaires se reconstituent par des achats massifs et des dons de livres venus de tous les horizons. La documentation sur l'Antiquité afflue et le domaine égyptien est couvert par les ouvrages scientifiques nécessaires à la recherche égyptologique mise en place à l'université. Ce n'est cependant que vers 1898 que débute la recherche de documents originaux, de manuscrits sur papyrus ou sur autres supports, formant la matière première des instituts d'égyptologie et aussi de philologie grecque de l'université. Des professeurs ont à cœur de rapporter d'Égypte des documents qu'ils pourront étudier ou faire étudier, et ceux-ci sont confiés, pour y être conservés, à la bibliothèque universitaire. La recherche archéologique en Égypte connaît à cette époque une période de grande activité et il est possible d'acquérir sur le marché des antiquités toutes sortes d'objets, de documents, de pièces originales. Les professeurs s'impliquent dans cette recherche de sources nouvelles, ceux de Strasbourg comme ceux de bien d'autres villes universitaires, allemandes ou non. Ils participent parfois aux recherches sur le terrain et s'approprient certaines trouvailles.

*L'université de Strasbourg
et sa bibliothèque participent dès l'origine
au « cartel » allemand des papyrus*

Le « cartel des papyrus »

Mais à Berlin, la commission des papyrus (Papyrusskommission) garde un œil sur ces acquisitions et sur le contenu des collections qui se forment en Allemagne. De nombreuses universités de l'Empire constituent leurs fonds antiques et papyrologiques et ne tardent pas à se rendre compte du fait qu'elles se font une sorte de concurrence sur le marché. Pour y remédier, un groupement d'achat est mis au point par diverses institutions scientifiques, en 1903, afin de coordonner les dépenses et de rationaliser les acquisitions. L'université de Strasbourg et sa bibliothèque participent dès l'origine à ce « cartel » allemand des papyrus (Deutsches Papyrusskartell), qui centralise les sommes mises à disposition par les uns et les autres et ordonne des achats importants qu'il disperse ensuite selon un système complexe de division en lots et d'enchères internes. Les universités de Leipzig, Tübingen, Giessen, Würzburg, Heidelberg et Strasbourg constituent, sous le contrôle de la commission des papyrus de Berlin, ce réseau scientifique qui va fonctionner et s'étendre jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Bientôt Strasbourg prend la tête de ce cartel, qui compte quinze institutions membres en 1912, et conserve cette position clé dans l'importation de papyrus de 1912 à 1914. C'est donc durant cette quinzaine d'années que se constituent les collections strasbourgeoises de documents antiques en provenance d'Égypte. En 1901 paraît un petit article dans le *Strassburger Post*, donnant une première statistique, dont les chiffres ont été vraisemblablement arrondis : 3 000 documents antiques (2 000 sur papyrus et 1 000 ostraca). Il est vrai que le déroulage des papyrus, les remontages éventuels et les mises sous verre ne devaient pas faciliter les opérations de comptage. Aujourd'hui, on peut donner le chiffre de

(haut) **Ostracon hiératique** (ou hiéroglyphique) portant des traces d'apprentissage d'écriture.
Le support est ici un calcaire clair originaire de la région de la vallée des rois (coll. BNU).

(bas) **Etiquette de momie**

La pratique de la momification nécessitait d'étiqueter les momies afin d'éviter les confusions. Des tablettes de bois de diverses essences ont été utilisées par les ateliers de momification comme support à des informations en langue grecque ou en écriture démotique, souvent les deux à la fois. Le texte pouvait être écrit à l'encre, ou parfois gravé dans l'épaisseur de la tablette (coll. BNU).

Deux saints guérisseurs

Ce dessin soigné sur papyrus ne comporte pas de texte. Il représente deux saints guérisseurs appartenant au monde copte. On distingue dans leurs mains un pot d'onguents et un stylet ou scalpel (coll. BNU).

11 000 documents et objets archéologiques en tout : plus de 5 000 papyrus, presque autant d'ostraca et environ 1 000 documents ou objets sur d'autres supports et parfois d'autres provenances : Espagne, Grèce, Amérique du Nord... Le saut de 3 000 à 11 000 unités se fit essentiellement dans la période du Papyruskartell. Ajoutons que les collections papyrologiques étaient organisées en deux départements : l'« Abteilung A » pour les pièces de nature documentaire et l'« Abteilung B » pour les pièces dites littéraires.

L'état des collections

La répartition actuelle repose sur les langues, sur les écritures, ou encore sur les différents supports. Les papyrus montés sous verre sont au nombre de 5 171, dont 4 678 proviennent de la collection de la BNU et 494 des activités de la « Wissenschaftliche Gesellschaft » (société scientifique évoquée plus loin). Les papyrus en langue grecque dominant, avec 3 167 numéros. Par ordre d'importance, voici les chiffres des autres ensembles : 757 documents coptes, 637 arabes, 370 démotiques, 130 hiératiques, 128 hiéroglyphiques, 9 hébraïques, 6 latins, 6 pehlvis, 2 araméens. Il s'ajoute à cela de nombreux documents bilingues. La collection d'ostraca se répartit de la manière suivante : sur les 4 958 unités, 2 037 sont démotiques, 1 924 grecques, 624 coptes, 251 hiératiques, 9 arabes, 6 araméennes, à quoi s'ajoutent 100 documents bilingues démotiques-grecs. Les étiquettes de momies, toutes démotiques, grecques ou bilingues, sont au nombre de 255. Les tablettes cunéiformes sont au nombre de 487.

Les acteurs et les réseaux

Qui étaient les universitaires qui ont constitué cet ensemble ? Les professeurs directement concernés par la constitution et par l'étude de ces collections furent d'abord Wilhelm Spiegelberg (1870-1930) l'égyptologue, et Richard Reitzenstein (1861-1931) l'helléniste. L'orientaliste Theodor Nöldeke (1836-1930) développa les études orientales et exploita

les collections notamment arabes et araméennes. Le directeur des télégraphes Friedrich Preisigke (1856-1924), fonctionnaire de haut grade, participa également à l'exploitation scientifique des documents acquis. Bibliothécaire devenu en 1900 directeur de la bibliothèque, Julius Euting (1839-1913), orientaliste passionné et grand collectionneur, signe en tant que directeur l'essentiel des pièces administratives, encore présentes dans les archives du Papyruskartell (au sujet de ces personnalités, voir aussi l'article de Frédéric Colin).

La sociabilité universitaire permit elle aussi l'accroissement du fonds papyrologique. En effet, des savants s'étaient regroupés en une « société scientifique » (Wissenschaftliche Gesellschaft) et poursuivaient des activités liées à la science mais libérées de certaines contraintes administratives. Des personnalités originales comme Robert Forrer (1866-1947), à la fois archéologue et antiquaire, y côtoyaient les universitaires et parfois s'adonnaient aux jeux de cartes. C'est ainsi que l'on baptisa certaines parties de skat¹ « Strassburger Papyrusskat » (le skat strasbourgeois des papyrus). Ces dernières permettaient de réunir des sommes d'argent, elles aussi utilisées dans l'achat de documents antiques en Egypte. Cette collection d'ampleur restreinte mais contenant des trésors insignes resta après 1918 auprès de celle de l'université, dans les réserves de l'actuelle BNU.

Etudier les fonds

Après le retour de Strasbourg à la France, ce fonds connut très peu d'accroissement. Un don du professeur Poertner de Mulhouse, un achat parisien de dix papyrus en 1968 et le legs Kocher de 92 tablettes cunéiformes en 1970 constituent à peu près les seuls événements notables dans ce domaine. Les temps n'étaient plus au commerce d'antiquités égyptiennes. L'université de Strasbourg poursuivit l'exploitation scientifique de ces trésors accumulés en maintenant des enseignements d'égyptologie, de papyrologie, d'assyriologie et d'études orientales, et l'histoire de cette collection se confond avec celle des publications

et des découvertes qui y furent faites année après année. Dans l'entre-deux-guerres et jusqu'au début des années 40, c'est Paul Collomp et Pierre Montet qui enseignent respectivement la papyrologie et l'égyptologie, à Strasbourg et à Clermont-Ferrand (l'université et la BNU avaient en effet été évacuées en Auvergne en 1939). Les collections quant à elles avaient été entreposées dans une fortification de la ceinture de Strasbourg. Ceci permit sans doute leur survie car la bibliothèque ne fut pas épargnée par les bombes alliées en 1944.

Après la Seconde Guerre mondiale, ce sont les équipes de Jacques Schwartz, puis de Jean Gasco qui poursuivirent les travaux d'édition pour le domaine grec. Les autres domaines linguistiques (démotique, hiératique, cunéiforme, copte, arabe) ont été l'objet de recherches continues de la part des équipes locales ou des spécialistes internationaux. Paul Heilporn prend actuellement la suite de ces recherches. Les égyptologues, qui conservent une magnifique collection d'objets et de documents auprès de leur laboratoire dans les locaux de l'université, se sont succédé depuis Spiegelberg et c'est Frédéric Colin qui poursuit les recherches actuellement.

Beaux ouvrages et collections savantes

La deuxième partie du XX^e siècle a donc été davantage synonyme d'étude des richesses acquises que d'accroissement de ces dernières. Néanmoins, il faut signaler l'acquisition d'un autre « trésor » égyptologique, consistant cette fois-ci en livres et en manuscrits : le fonds Drioton. La bibliothèque du chanoine Etienne Drioton (1889-1961) a été acquise par la BNU avec une somme perçue en 1960 au titre des dommages de guerre. Il s'agit de la collection

scientifique de cet égyptologue, qui fut directeur du Service des antiquités de l'Égypte puis titulaire de la chaire d'archéologie et de philologie égyptiennes du Collège de France. Les manuscrits scientifiques du chanoine Drioton sont quant à eux conservés dans les réserves de la BNU. C'est l'occasion d'attirer l'attention sur les autres trésors égyptologiques de la bibliothèque que sont certains manuscrits, certains ouvrages anciens appartenant à ses fonds patrimoniaux et qui témoignent de l'intérêt que l'Occident a porté à l'Égypte depuis la Renaissance, et qui est allé en s'intensifiant au cours des cinq derniers siècles. La BNU compte ainsi parmi ses richesses la célèbre *Description de l'Égypte*, les œuvres éditées de Champollion, ou encore les trois volumes photographiques de Maxime Du Camp.

*Des collections d'objets antiques,
d'estampages, d'estampilles de verre,
de sceaux, de fragments lapidaires originaux
ou de copies moulées*

Cabinet de curiosités

Quant aux autres collections qui gravitent autour de celles évoquées jusqu'ici, collections d'objets antiques, d'estampages, d'estampilles de verre, de sceaux, de fragments lapidaires originaux ou de copies moulées, elles ont jusqu'à présent moins attiré l'attention, faute de possibilités de les exposer et de les faire ainsi mieux connaître. Leur mise en valeur sera possible à la réouverture de la bibliothèque, en 2014. Le projet de l'équipe de la BNU est en effet de créer des « réserves ouvertes à la visite », lieux à la fois de conservation en toute sécurité et de mise en valeur des trésors les plus insignes de l'établissement. La papyrologie et l'égyptologie y auront une place de choix, à la hauteur de la valeur historique et culturelle de ces collections exceptionnelles. Des espaces spécifiques pour le travail des équipes de recherche sont prévus. La numérisation de tout ou partie de ces ensembles est également envisagée, et a d'ores et déjà débuté pour de grands corpus comme les papyrus grecs ou les tablettes cunéiformes. Les fragments hébraïques,

quant à eux, ont été numérisés et mis en ligne par la fondation Friedberg, sur le site www.genizah.org, consacré aux documents provenant de la Genizah du Caire et aujourd'hui dispersés dans bon nombre de grandes bibliothèques du monde.

Des pièces exceptionnelles

Il reste à citer quelques-uns des fleurons de cette collection. *L'Empédocle de Strasbourg* (fin du I^{er} - début du II^e siècle après J.-C.) a dû patienter environ cent ans dans l'anonymat avant d'être reconnu par Alain Martin et Oliver Primavesi comme le seul témoin direct de la *Physique* d'Empédocle d'Agrigente, telle qu'elle circulait durant l'Antiquité. Les restes d'un cahier, daté du III^e siècle avant J.-C. et contenant des rôles de plusieurs tragédies d'Euripide (*Les Phéniennes*, *Médée*) sont le principal ornement de la collection de la Wissenschaftliche Gesellschaft. Des ensembles documentaires comme les archives du centurion Abineus ou les papiers ayant appartenu à Dioscore d'Aphrodité permettent d'entrevoir le rapport à l'écrit de personnalités égyptiennes dans leurs métiers ou leurs occupations. Amour, religion, argent, pouvoir montrent leurs facettes innombrables dans des documents dont certains sont fort vénérables, comme ce *Je vous salue Marie* écrit sur un ostracon du VI^e siècle, l'anaphore alexandrine de la fin du II^e siècle, témoin de la genèse de la messe chrétienne, ou encore certains documents plus inquiétants comme des conjurations à caractère magique, pour ne citer ici que quelques exemples parmi les plus fameux (voir aussi à ce sujet l'article de Catherine Louis).

Après les pharaons

Complétant cet ensemble, il faut encore parler des monnaies égyptiennes ptolémaïques et romaines, présentes dans les fonds numismatiques de la BNU, qui forment une collection significative et qui peuvent apporter leur éclairage historique sur certaines périodes. L'Égypte ayant eu très tôt une

organisation rigoureuse et même tatillonne de sa fiscalité et de son fonctionnement social, nombre de papyrus documentaires et d'ostraca sont porteurs d'informations quant à ce système redistributif. Le monde arabe en Égypte en hérita les principes, comme en atteste la collection de poids monétaires et d'estampilles de verre (1 250 pièces), présentée par ailleurs dans ce même numéro de *La Revue*. On le voit, l'histoire intellectuelle et spirituelle autant que la vie quotidienne et matérielle sont représentées dans cet ensemble de collections. C'est toute l'Égypte ancienne, pharaonique, ptolémaïque, hellénistique, romaine, byzantine, chrétienne ou islamique que racontent ces pièces et fragments. Et les pays qui l'entourent ne sont pas absents : par des fragments ou des copies, le Proche-Orient, le monde punique, la Mésopotamie, la Méditerranée sont là également, annonçant tous les autres fonds documentaires anciens concernant l'Orient au-delà de l'Antiquité, qui sont un autre ornement de la bibliothèque. A cela s'ajoutent des fonds photographiques qui témoignent de certains voyages ou de certaines recherches effectuées par les égyptologues ou orientalistes, comme Drioton ou Euting (une photographie rapportée par ce dernier est d'ailleurs reproduite dans l'article de la revue qui lui est consacré).

L'âme des lieux

Mais il est un élément de ces collections égyptologiques qu'il faut mentionner encore, même si pour le moment il garde une part de son mystère. Il ne s'agit ni d'un texte, ni d'un document, ni même d'un objet, mais d'un être, des dépouilles d'un être humain qui a pleinement vécu l'Égypte ancienne et qui, à l'état de momie, habite silencieusement les profondeurs de notre chambre forte. Privée de son sarcophage, mais disposant encore de son masque doré, cette momie est entourée de tout un ensemble d'attributs de sa condition, comme des bandelettes inscrites, des fragments du *Livre des morts*, d'un second masque de momie de style grec, d'un fragment bitumineux provenant d'une momie de Tübingen, de centaines d'étiquettes de momies sur tablettes de bois, et de

différents ensembles de cartonnages funéraires ayant été exploités pour les écritures dont ils étaient porteurs. Cette momie est, pourrait-on presque dire, l'âme de nos collections ; en tout cas, comme elles, elle garde certains de ses secrets, et ne les révélera qu'au savant qui saura trouver les réponses aux questions qu'elle pose, comme aux difficiles énigmes d'un sphinx.

Daniel Bornemann

Sur la momie, voir aussi l'interview de Daniel Bornemann en page 81

Note

¹ — Jeu de cartes allemand, très pratiqué à l'époque et encore à l'honneur de nos jours.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES :

DUBLED HENRI / Histoire de la bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. - Strasbourg, 1973

BORCHARDT PETER / Die deutsche Bibliothekspolitik im Elsass : zur Geschichte der Universitäts- und Landesbibliothek Strassburg 1871-1944. - Cologne, 1981

Pour les collections elles-mêmes, consulter les publications de Friedrich Preisigke, Paul Collomp, Jacques Schwartz, Paul Viereck, Paul Heilporn, Wilhelm Spiegelberg, Carl Frank, Nikolaus Schneider, Dominique Charpin et Jean-Marie Durand, Anne Boud'Hors, Jean Gascou, Jean-Luc Fournet, Robert Weyl, Alain Martin et Oliver Primavesi.

Une fantaisie littéraire basée sur ces collections a été écrite par Marie-France Briselance, sous le titre *La lectrice à la sandale* (Le Verger éditeur, 1998).